

# Langue, territoire et identité : réflexions de migrants camerounais en Allemagne

Francesca Calamaro  
Justus-Liebig-Universität Giessen,  
Institut für Romanistik (Allemagne)

**Résumé :** Cette contribution se propose de réfléchir sur les notions de langue, territoire et identité en mettant l'accent sur les interactions existant entre elles et en les appréhendant par le prisme de la migration, en l'occurrence celle d'un groupe de Camerounais en Allemagne. La méthodologie utilisée à ce dessein est celle de la biographie langagière, que nous définissons, suivant Bochmann, comme une mise en récit sollicitée lors d'un entretien semi-directif d'un individu-locuteur quant à ses expériences langagières au cours de sa vie sous forme de souvenirs, d'impressions, de jugements. Après avoir présenté l'outillage théorique sur la base duquel nous avons pu effectuer l'analyse des données recueillies – entre autres les notions d'espace vécu, de territorialisation linguistique et d'indexicalisation –, nous examinons quelques extraits des biographies langagières réalisées afin de vérifier la pertinence du dispositif théorique et, le cas échéant, de pouvoir l'enrichir.

**Mots-clés :** biographie langagière ; espace vécu ; migration ; identité ; territorialisation linguistique

**Abstract:** Questo articolo si propone di riflettere sui concetti di lingua, territorio e identità mettendo in evidenza le interazioni esistenti tra questi e cercando di definirli attraverso le lenti della migrazione, in particolare quella di un gruppo di camerunesi in Germania. Si utilizzerà a tal scopo una metodologia qualitativa, quella della biografia linguistica. Seguendo Bochmann, si intende con quest'ultima il racconto di un individuo-locutore, realizzato nel contesto di una intervista semi-strutturata, riguardo alle esperienze linguistiche compiute nel corso della propria vita sotto forma di ricordi, impressioni, giudizi. Dopo aver presentato il dispositivo teorico alla base dell'analisi dei dati raccolti – tra gli altri i concetti di spazio vissuto, di territorializzazione linguistica e di indessicalizzazione – si potranno prendere in esame dei brani estratti dalle biografie linguistiche effettuate. Questo permetterà di testare la pertinenza del dispositivo teorico e, se opportuno, di arricchirlo.

**Parole chiave:** biografia linguistica; spazio vissuto; migrazione; identità; territorializzazione linguistica

## Introduction

Cet article se propose d'explorer les liens entre langue, territoire et identité à partir de l'analyse de quelques extraits de biographies langagières de migrants camerounais en Allemagne. Nous essayons donc de mieux appréhender ces liens par le prisme de l'expérience migratoire. Comme le suggère Marie-Laure Tending, cette expérience convoque au moins deux espaces-territoires : d'un côté, l'espace-territoire d'origine, où les migrants se sont constitués en tant qu'individus-locuteurs et « ont tissé leurs premiers rapports au monde et aux autres en étroite relation aux langues [et aux normes communicatives] présentes dans leurs environnements sociolinguistiques et constitutives de leurs répertoires langagiers<sup>1</sup> » ; de l'autre côté, l'espace-territoire d'accueil/d'arrivée, où les migrants vont devoir construire de nouveaux rapports au monde et aux autres, dans un contexte différent<sup>2</sup>. Les quelques considérations que nous allons présenter s'inscrivent dans le cadre d'une recherche bien plus ample s'intéressant aux migrants camerounais en Allemagne et envisageant de retracer les constructions/déconstructions/reconstructions identitaires de ceux-ci dues à l'expérience migratoire à travers la description de la restructuration du répertoire langagier et l'étude des représentations associées aux différentes pratiques langagières.

Le matériel recueilli par le moyen de biographies langagières étant fort riche et offrant plusieurs points thématiques qui ne peuvent pas tous être abordés dans le cadre de cet article, nous nous concentrons ici sur deux questions :

1. Comment le territoire d'accueil/d'arrivée est-il perçu par les migrants camerounais ?
2. Les pratiques langagières de migrants camerounais jouent-elles un rôle dans la sauvegarde du lien avec leur territoire d'origine ? Si oui, de quelle manière ?

Afin de pouvoir avancer une réponse à ces questions et dans le but de rendre intelligible notre démarche, l'article commence par donner un bref aperçu de la méthodologie utilisée lors de la collecte des

---

<sup>1</sup> Marie-Laure Tending, « Parcours migratoires et constructions identitaires en contextes francophones. Une lecture sociolinguistique du processus d'intégration de migrants africains en France et en Acadie du Nouveau-Brunswick », Thèse de doctorat, Université François-Rabelais de Tours et Université de Moncton, 2014, p. 25.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 25.

données – la biographie langagière – pour ensuite présenter le dispositif théorique permettant de mieux appréhender les rapports langue - espace/territoire. C'est notamment sur la base de celui-ci que s'appuient les analyses des données recueillies, précédées d'un mot d'introduction au corpus et d'une rapide vue d'ensemble sur le paysage sociolinguistique camerounais. Une brève conclusion terminera l'article.

## 1. Biographies langagières

Il s'avère capital d'éclaircir la méthode de collecte des données qui est à l'origine du corpus analysé, en définissant ce que nous entendons par biographie langagière. D'un point de vue historique, les biographies langagières s'inscrivent dans un plus ample tournant biographique/subjectif touchant depuis quelques décennies les sciences humaines et sociales. En France, l'approche biographique s'est affirmée depuis les années 1970 en sociologie à travers le récit de vie, une méthode de recueil de données qui « en opposition [...] aux enquêtes quantitatives à la technicité croissante [...] vis[e] à appréhender les faits sociaux à travers les dires de leurs acteurs<sup>3</sup> » et qui voit dans Daniel Bertaux<sup>4</sup> l'un de ses représentants les plus notables. L'attention grandissante pour cette méthode qualitative a été également liée à la relecture des travaux de l'école de Chicago et en particulier de l'ouvrage *The Polish Peasant in Europe and America*, une recherche effectuée par William Isaac Thomas et Florian Znaniecki sur les immigrés polonais aux États-Unis, dont un tome s'attache à analyser l'autobiographie de l'un de ces immigrés<sup>5</sup>. Le mérite accordé par les sociologues aux récits de vie serait de pouvoir jeter de la lumière non seulement sur le parcours d'un acteur, mais sur les sociétés traversées par ce dernier, tout en dévoilant les interactions individu-société. Voilà comment Bertaux s'exprime à ce sujet:

Un récit de vie, qui décrit un parcours dans l'espace social-historique d'une société, peut être comparé – sous l'angle de la connaissance de cette société – à une fusée éclairante. L'approche développée ici propose de considérer les récits de vie comme autant de fusées éclairantes des contextes sociaux traversés. Des soldats progressant de nuit dans un environnement accidenté dont ils n'ont pas la moindre idée tirent des fusées pour illuminer un instant les contextes physiques, les reliefs, les dangers potentiels, et ainsi apprendre à mieux les connaître. Chaque fusée en révèle quelques

---

<sup>3</sup> Sandra, Nossik, « Les récits de vie comme corpus sociolinguistique : une approche discursive et interactionnelle », *Corpus*, n°10, 2011, p. 120.

<sup>4</sup> Voir, entre autres, Daniel Bertaux, *Le récit de vie*, Paris, Colin, 2010 [1997].

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 120.

détails – pour peu évidemment que l'on concentre l'attention non pas sur elle, mais sur ce qu'elle révèle autour d'elle dans sa course<sup>6</sup>.

La sociolinguistique s'est vite emparée de cette méthode, bien que la terminologie et les approches des différents chercheurs divergent quelque peu entre eux : biographies langagières, histoires de langues, récits d'expériences... Dans le domaine francophone, nous signalons, entre autres, les travaux de Christine Deprez et de Marie-Laure Tending ; dans le domaine suisse, les recherches de Iwar Werlen et de Rita Franceschini avec Johanna Miecznikowski ; dans le domaine allemand, on pourra noter avec intérêt les travaux menés par Ulla Fix avec Dagmar Barth, par Klaus Bochmann et par Sophia Simon<sup>7</sup>. En suivant Bochmann, nous définissons la biographie langagière en tant que mise en récit d'un individu-locuteur quant à ses expériences avec les langues au cours de sa vie sous forme de souvenirs, d'impressions, de jugements<sup>8</sup>. La narration d'expériences côtoie un regard plus ou moins réflexif sur celle-ci, devenant ainsi un moyen d'individuation sociolinguistique. Cette mise en récit est sollicitée dans le cadre d'un entretien semi-directif : le chercheur est donc impliqué dans le processus de construction du corpus, qui se présente comme le résultat d'une co-construction interviewé-enquêteur. Se référant explicitement au concept d'individuation sociolinguistique forgé par Jean-Baptiste Marcellesi<sup>9</sup>, Bochmann utilise le terme pour indiquer le processus au cours duquel l'individu reconnaît sa propre identité linguistique, plus concrètement :

que [tout individu] dispose d'une certaine langue ou variété linguistique et, le cas échéant, d'autres langues et/ou variétés linguistiques ; qu'il appartienne à une certaine communauté de locuteurs et qu'il se distingue d'autres communautés de locuteurs<sup>10</sup>.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>7</sup> Les travaux de ces chercheurs sont cités en références.

<sup>8</sup> Klaus Bochmann, « Individuelle Erinnerung und Sprachgeschichte », dans Klaus Bochmann (dir.), *Theorie(n) und Methoden der Sprachgeschichte. Materialien des Kolloquiums zu Ehren des 70. Geburtstages von Gottfried Lerchner*, Stuttgart et Leipzig, Verlag der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, 2007, p. 42.

<sup>9</sup> Dans l'*Introduction à la sociolinguistique* rédigée par Jean-Baptiste Marcellesi et Bernard Gardin en 1974, l'individuation est définie comme « l'ensemble des processus par lesquels un groupe social acquiert un certain nombre de particularités de discours qui peuvent permettre de reconnaître, sauf masquage ou simulation, un membre de ce groupe » (p. 231).

<sup>10</sup> Notre traduction de Klaus Bochmann, « Sprache und Identität in mehrsprachigen Regionen in Osteuropa. Theoretische und methodische Ausgangspositionen », dans Klaus Bochmann et Vasile Dumbrava (dir.), *Sprachliche Individuation in mehrsprachigen Regionen Osteuropas. I. Republik Moldova*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2007, p. 22-23.

D'après Bochmann, les biographies langagières constitueraient la voie d'accès optimale pour documenter l'individuation sociolinguistique et, partant, l'identité linguistique, cette dernière se formant et se transformant à travers une succession de processus d'individuation sociolinguistique et dont il propose la définition suivante :

L'identité linguistique c'est l'ensemble du savoir et du savoir-faire, des jugements, des attitudes d'une personne (ou d'une collectivité) en ce qui concerne les langues et leurs variétés, les locuteurs de ces langues et l'usage social de celles-ci. Elle se forme et se transforme au cours des pratiques communicatives à travers des attributions effectuées par le locuteur lui-même et provenant d'autres locuteurs et elle se manifeste dans les discours<sup>11</sup>.

Cette méthodologie de recherche, véritable mine de ressources pour la production de savoir, s'inscrit dans la lignée d'approches que Valentin Feussi appelle phénoménologiques et herméneutiques et qui seraient à privilégier pour mieux appréhender les francophonies sans devoir se borner aux approches analytiques et institutionnelles habituelles<sup>12</sup>.

Ayant posé les jalons par rapport à la méthodologie utilisée, examinons l'outillage théorique à la base de l'analyse des données.

## 2. Dispositif théorique: les liens entre langue et espace/territoire

En parcourant les entretiens réalisés, nous avons commencé par nous confronter aux concepts d'espace et de territoire de façon assez intuitive : il s'agissait de pratiques langagières convoquant des espaces/territoires particuliers. Aussi fallait-il constituer un outillage théorique aidant à mieux cerner la problématique et à mieux appréhender les interactions langues et espaces/territoires.

Les sciences du langage ont fait face, dès leur naissance, au rapport entre langue et espace/territoire et on a assisté à une évolution dans la manière de penser ce rapport qui pourrait *grosso modo* se résumer en deux points majeurs :

- le glissement d'une conception aristotélicienne de l'espace comme donné *a priori* et considéré en tant que contenant de langues, simple toile de

---

<sup>11</sup> Notre traduction, *Ibid.*, p. 19.

<sup>12</sup> Valentin Feussi, « *Penser autrement les francophonies : articuler histoires et expériences dans la compréhension des langues* », *Le français en Afrique*, n° 31, 2017, p. 182-184.

fond de pratiques communicatives à une conception plus phénoménologique, comme un construit ;

- la progressive reconnaissance du rôle central joué par les locuteurs qui, eux seuls, rendent possible le lien entre langues et espaces<sup>13</sup>.

À l'heure actuelle, sous les effets de la mondialisation, de la croissante mobilité et de la super-diversité<sup>14</sup>, les sciences du langage sont obligées de saisir la complexité de la notion d'espace. Une des premières tentatives en ce sens a été entreprise par Thomas Krefeld qui, dans le cadre de ses études sur les migrants italiens en Allemagne, plaide pour une linguistique de l'« espace vécu »<sup>15</sup>. C'est le géographe français Armand Frémont qui introduit l'expression « espace vécu » en voulant souligner le fait que les espaces habités ne peuvent pas être décrits de façon adéquate sans prendre en compte la perception, les valeurs et les attitudes des personnes qui y vivent :

L'étude de l'« espace vécu » ne saurait être limitée à l'analyse des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe, au territoire, à l'espace de vie. Elle doit aussi intégrer toute la charge de valeurs que se projettent les hommes aux lieux et des lieux aux hommes [...]. L'« espace vécu » est un réfléchi<sup>16</sup>.

Comprenant la portée heuristique du concept d'« espace vécu », Krefeld le transpose dans le domaine des sciences du langage, introduisant le concept d'« espace communicatif ». Pour le linguiste, cet espace serait le fruit d'une construction entre des interlocuteurs qui interagissent entre eux. Aussi chaque locuteur construit-il son propre « espace communicatif » par l'emploi des ressources langagières à sa disposition. Le concept d'« espace communicatif » embrasse trois dimensions :

---

<sup>13</sup> Michelle Auzanneau et Cyril Trimaillé, « L'odyssée de l'espace en sociolinguistique », *Langage et société*, n° 160-161, 2017/2, p. 362.

<sup>14</sup> Il s'agit d'une notion forgée par le sociologue Steven Vertovec pour décrire le phénomène de la migration depuis le début des années 1990 en Grande Bretagne afin de mettre l'accent sur l'extrême hétérogénéité et complexité du phénomène migratoire, jamais observées jusque-là : une véritable diversification de la diversité, qui se réalise selon plusieurs variables, non seulement en terme de nationalité, ethnicité, langue, religion, mais également en termes de motivation et d'itinéraires de migration ainsi que des processus d'insertion dans la société d'accueil. Ce concept a connu beaucoup de retentissement et a été exploité dans d'autres contextes ; entre autres, c'est Jan Blommaert qui le reprend dans le domaine de la sociolinguistique.

<sup>15</sup> Thomas Krefeld, « Per una linguistica dello spazio vissuto », dans Thomas Krefeld (dir.), *Spazio vissuto e dinamica linguistica*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2002.

<sup>16</sup> Armand Frémont, « Recherches sur l'espace vécu », *L'espace géographique*, n° 3, 1974, p. 233.

1. la spatialité de la langue, qui se caractérise par la dimension aréale et celle de la territorialité. La première renverrait au lien langue/varieté linguistique et le lieu spécifique qui y est associé; la territorialité concernerait la dimension politico-juridique sanctionnant la légitimité d'usage d'une ou de plusieurs langues dans un territoire spécifique ;
2. la spatialité du locuteur, qui prend en compte la provenance de celui-ci et sa mobilité, ce qui explique l'acquisition d'un répertoire linguistique spécifique étant le fruit des processus de socialisation ;
3. la spatialité de la parole/du parler concret, se référant à la situation concrète de communication, à la distance ou la proximité communicative : un locuteur vit intégré dans un réseau de relations humaines utilisant certaines langues ou variétés linguistiques en fonction du contexte et de son interlocuteur.

En croisant ces dimensions il est possible, d'après Krefeld, de dégager l'« espace communicatif » d'un locuteur, à savoir l'espace à l'intérieur duquel le locuteur se place et bouge<sup>17</sup>.

Suite à ses travaux sur les conflits linguistiques dans la *Romania*, Felix Tacke réfléchit à maintes reprises sur les notions d'espace linguistique et de territoire. Pour lui, l'espace linguistique ne peut pas désigner quelque chose de concret, mais il dénoterait une représentation qui structure la réalité (*Wirklichkeitsstrukturierende Vorstellung*) ; le cas échéant, il s'agirait d'une forme de structuration de la réalité à partir de coordonnées linguistico-géographiques : le lien entre espace-langue/varieté linguistique serait donc d'ordre cognitif<sup>18</sup>. Par rapport à la définition de territorialité, le chercheur prône une conception élargie de cette dernière, qui ne se limiterait pas au domaine juridique, en proposant d'y intégrer également une dimension éthologique. Pour ce faire, il s'appuie sur les concepts de territorialité et de territoire tels qu'ils ont été élaborés en géographie sociale, « car ceux-ci rendent compte autant du lien psychologique que maintiennent les hommes avec 'leur' terre que de la nature constructiviste des croyances, discours et représentations [y étant] associés<sup>19</sup> ». L'une

---

<sup>17</sup> Thomas Krefeld, *op.cit.*, p. 12-13.

<sup>18</sup> Felix Tacke, *Sprache und Raum in der Romania*, Berlin et Boston, De Gruyter, 2015, p. 1-2.

<sup>19</sup> Felix Tacke, « La dimension éthologique de la "territorialité linguistique" », *Les Cahiers du GEPE*, n° 8, 2016, p. 7.

des prémisses de la géographie se fonderait, en effet, sur le profond attachement de l'homme à la terre et « les concepts de territorialité, de territorialisation (l'acte) et de territoire (le résultat) au sens large renv[erraient] à la tendance, non seulement animale mais aussi humaine [...] de s'approprier et de défendre l'espace<sup>20</sup> ». Cherchant à adapter ces considérations au domaine linguistique, voici la définition élargie que Tacke propose de territorialité linguistique :

La territorialité linguistique, telle que nous la proposons ici, se conçoit donc au sens large et sous l'angle éthologique en tant que territorialité d'une communauté de locuteurs. D'un point de vue analytique, elle comprend :

- la relation identitaire entre la communauté et la région habitée (par métonymie : la relation entre la langue et la région) ;
- la tendance à projeter la langue commune – en tant que spécificité culturelle – sur la région habitée (par métonymie : la langue de la région) ;
- la stratégie des individus, communautés et institutions pour territorialiser la langue commune dans la région et l'établir en tant que moyen de communication unique ou dominant<sup>21</sup>.

Nous terminons ce parcours théorique autour du rapport entre langue et espace/territoire par l'ouvrage collectif dirigé par Leonie Cornips et Vincent de Rooij, *The sociolinguistics of place and belonging* (2018). Il constitue une contribution assez récente qui aborde la notion d'espace comme construit, réclamant une démarche interdisciplinaire s'appuyant sur des bases théoriques issues de l'anthropologie linguistique et socioculturelle<sup>22</sup>. Les chercheurs se proposent de comprendre et d'analyser la façon dont les locuteurs construisent des sentiments d'appartenance à des espaces spécifiques à travers leurs pratiques langagières<sup>23</sup>. Sur la base des prémisses théoriques fondant l'anthropologie linguistique, ils considèrent le langage comme un ensemble de ressources symboliques, jamais neutres ; au contraire, les signes linguistiques seraient toujours utilisés pour créer des affinités ou des différences culturelles. Un concept issu de l'anthropologie linguistique traduit ces réflexions :

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 8-9.

<sup>22</sup> Leonie Cornips et Vincent de Rooij, « Introduction: Belonging through linguistic place-making in center-periphery constellations », dans Leonie Cornips et Vincent de Rooij (dir.), *The sociolinguistic of Place and Belonging*, Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2018, p. 1.

<sup>23</sup> *Ibid.*

l'indexicalité. Carolin Patzelt résume ainsi les trois niveaux d'indexicalité abordés dans les travaux de Michael Silverstein :

- le premier ordre d'indexicalité renvoie à la possibilité d'associer des formes linguistiques particulières à un contexte socio-démographique spécifique, ce qui signifie donc que les variables linguistiques sont en relation à des groupes sociaux spécifiques et renvoient en même temps à ceux-ci ;
- le deuxième ordre d'indexicalité concerne la perception des associations formes linguistiques – groupe social de la part d'un groupe de locuteurs ;
- le troisième ordre d'indexicalité se réfère à la construction de stéréotypes : des formes linguistiques, qui sont vues comme typiques d'un contexte socio-démographique spécifique, sont utilisées pour des représentations stylisées d'un groupe de locuteurs spécifique<sup>24</sup>.

Cette notion d'indexicalité a connu beaucoup de retentissement, notamment dans le domaine sociolinguistique par les recherches de Blommaert, qui la définit de la sorte :

*Apart from referential meaning, acts of communication produce indexical meaning: social meaning, interpretive leads between what is said and the social occasion in which it is being produced. [...] Through indexicality, every utterance tells something about the person who utters it – man, woman, young, old, educated, from a particular region, or belonging to a particular group, etc.*<sup>25</sup>

En nous appuyant sur cet outillage théorique, analysons quelques extraits de biographies langagières recueillies.

### **3. Analyse de biographies langagières de migrants camerounais en Allemagne**

Avant de présenter et analyser les extraits de biographies langagières, il s'avère capital d'introduire le corpus sur lequel nous avons travaillé et de présenter brièvement le paysage sociolinguistique camerounais.

#### **3.1. Le corpus exploité : quelques précisions**

Les extraits présentés sont tirés d'un corpus bien plus ample comptant une vingtaine de biographies langagières réalisées entre 2016 et 2018 en Allemagne avec des migrants camerounais. Il importe de donner quelques détails concernant cette recherche et la constitution du corpus.

---

<sup>24</sup> Carolin Patzelt, *Sprachdynamiken in modernen Migrationsgesellschaften*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2016, p. 74-75.

<sup>25</sup> Jan Blommaert, *Discourse. A Critical Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 11.

L'étude n'étant pas de nature quantitative, nous n'avons donc pas l'ambition d'offrir une photographie en miniature des pratiques langagières des Camerounais en Allemagne, mais plutôt de parvenir à saisir les reconstructions identitaires des migrants quant à leur rapport aux langues faisant partie de leur répertoire. Or, il faut préciser qu'il n'existe à ce jour aucune étude macrosociolinguistique, ce qui aurait pu certainement fournir un portrait général des pratiques linguistiques des Camerounais en Allemagne et servir de toile de fond pour la recherche qualitative que nous avons conduit. Toutefois, d'autres sources ont été bien utiles pour déterminer au moins les chiffres et les caractéristiques de la migration camerounaise en Allemagne. Selon l'Office allemand des statistiques (*Statistisches Bundesamt*), les Camerounais officiellement enregistrés au 31 décembre 2018 s'élevaient au nombre de 24 220<sup>26</sup>, étant en nombre le troisième groupe en provenance d'Afrique subsaharienne, après les Ghanéens et les Nigériens. Une étude de l'Agence de coopération internationale allemande pour le développement (GIZ: *Deutsche Gesellschaft für Internationale Zusammenarbeit*) donne quelques précisions concernant les motivations de migration vers l'Allemagne : elles seraient avant tout liées aux études ; ensuite viendraient le regroupement familial et les demandes d'asile. Le portrait est celui d'une population assez jeune, dont l'âge moyen ne dépasse pas les 30 ans<sup>27</sup>.

Les entretiens effectués qui ont donné lieu aux biographies langagières ont été réalisés notamment avec des étudiants ou des employés de l'université<sup>28</sup>, avant tout pour des raisons de facilité de contact. Nous avons essayé ensuite de constituer un corpus assez varié en fonction d'autres paramètres : l'âge, le sexe, le lieu de provenance, le temps de permanence en Allemagne, etc.

### 3.2. Le paysage sociolinguistique camerounais

Le Cameroun est souvent qualifié de mosaïque ethnique et linguistique :

Le Cameroun est traditionnellement caractérisé comme une « Afrique en miniature ». Cette réflexion est fondée non seulement sur la diversité des paysages camerounais, mais aussi sur l'hétérogénéité des peuples

---

<sup>26</sup> Statistisches Bundesamt, *Ausländische Bevölkerung*, 2019, <https://bit.ly/3LSZlg0> (consulté le 22 novembre 2019).

<sup>27</sup> GIZ, *Les organisations de la diaspora camerounaise en Allemagne et leur engagement en faveur du développement*, Bonn et Eschborn, 2016, p. 8-9.

<sup>28</sup> La plupart des entretiens ont été réalisés avec des étudiants et des employés de l'Université de Bayreuth et de l'Université de Francfort.

qui y vivent. Le Cameroun est situé, en effet, au carrefour des régions géographiques occidentale, centrale et septentrionale de l'Afrique, et plusieurs courants migratoires ont abouti à la configuration ethnique actuelle et à la cohabitation d'une pluralité de cultures et de langues<sup>29</sup>.

En effet, la diversité ethnique et culturelle s'accompagne d'un grand morcellement linguistique ; « le pays est situé dans ce que les géolinguistes appellent la ceinture de fragmentation linguistique<sup>30</sup> » : les langues locales du Cameroun sont plus de 250<sup>31</sup>, regroupant trois sur quatre des phylums linguistiques présents dans le continent africain (le phylum afro-asiatique, le phylum nilo-saharien, le phylum niger-kordofan). Tabi Manga définit le Cameroun comme appartenant aux États africains plurilingues sans langues dominantes : en effet, aucune des langues locales n'a de caractère national ; l'extension serait tout au plus strictement régionale<sup>32</sup>. À ce cadre linguistique déjà fort complexe et éclaté, il faut ajouter les deux langues officielles du Cameroun, l'anglais et le français, marquant l'héritage colonial de l'État africain. Il faut cependant préciser que ces dernières ne jouissent pas dans les faits d'un statut égalitaire, le français étant dominant pour plusieurs raisons : des dix provinces du Cameroun, huit sont francophones. De plus, les villes de Yaoundé, capitale politique, de Douala, capitale économique, et d'Edéa, centre industriel, se trouvent toutes les trois dans la zone francophone<sup>33</sup>.

Le portrait linguistique ainsi dessiné n'est pas encore complet ; il est nécessaire de mentionner, d'une part, le pidgin-english – « une langue de contact qui sert à la communication interrégionale et interethnique dans toute la moitié sud du pays<sup>34</sup> » – et de l'autre, le camfranglais – « une forme de parler hybride, [...] un argot branché pratiqué, pour la plupart, par les élèves, les collégiens, les étudiants<sup>35</sup> ». Il s'agit d'un

---

<sup>29</sup> Anne-Frédérique Harter, « Cultures de l'oral et de l'écrit à Yaoundé », *GLOTTOPOL*, n° 5, 2005, p. 92.

<sup>30</sup> Jean Tabi Manga, « Proposition pour un aménagement du plurilinguisme en Afrique francophone », dans Gervais Mendo Ze (dir.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, Publisud, 1999, p. 36.

<sup>31</sup> Il n'y a pas d'accord quant au nombre précis de langues locales, le chiffre variant quelque peu d'un auteur à l'autre.

<sup>32</sup> Jean Tabi Manga, *op. cit.*, p. 35.

<sup>33</sup> Martina Drescher, « Cameroun », dans Ursula Reutner (dir.), *Manuel des francophonies*, Berlin, de Gruyter, 2017, p. 509-510.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 508.

<sup>35</sup> Gervais Mendo Ze, *Insécurité linguistique et appropriation du français en contexte plurilingue*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 286.

parler hybride, issu du « français makro » ou « français des voyous », remontant aux années 1970 :

Manifestation d'une appropriation vernaculaire du français chez des locuteurs qui en avaient déjà une bonne compétence, non seulement les petits voyous de Douala mais aussi des écoliers et des étudiants, qui faisaient délibérément appel à un lexique différent de celui du français qu'ils avaient appris [...], ce français makro a été renommé plus tard camfranglais/francanglais à la suite de son expansion et de son évolution. Il s'est progressivement imposé comme un "sociolecte générationnel" [...]. Désormais, en plus de sa fonction véhiculaire, il est investi d'une valeur identitaire forte : il est le marqueur d'une identité "jeune", "urbaine", "francophone" et "camerounaise"<sup>36</sup>.

### 3.3. Les extraits : l'analyse

Les extraits qui suivent vont permettre d'ébaucher une réponse aux deux questions posées au début de l'article. Ces questions serviront de guide à la structuration de l'analyse.

#### 3.3.1. Comment le territoire d'accueil/d'arrivée est-il perçu par les migrants camerounais ?

Nous nous sommes aperçus que l'un des aspects les plus évoqués lorsque les migrants camerounais font référence à leur expérience en Allemagne ne se limite pas à la perception d'un territoire qui est linguistiquement visiblement différent. En effet, bon nombre de remarques concernent spécifiquement les comportements communicatifs. Ce serait ce que la littérature pragmatique et interactionniste a appelé *ethos communicatif*, un concept qui s'est diffusé surtout grâce aux travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni. En analyse du discours, ce concept définit le style ou le profil communicatif d'un collectif d'individus, d'une communauté, à savoir :

[l]a manière de se comporter et de se présenter dans l'interaction – plus ou moins chaleureuse ou froide, proche ou distante, modeste ou immodeste, "sans gêne" ou respectueuse du territoire d'autrui, susceptible ou indifférente à l'offense, etc.<sup>37</sup>

Considérons à ce propos les observations de Didrot et de Corine<sup>38</sup>, tous deux des participants à l'étude :

<sup>36</sup> Suzie Telep, «Le camfranglais sur internet : pratiques et représentations», *Le français en Afrique*, n° 28, 2014, p. 28.

<sup>37</sup> Catherine Kerbrat-Orecchioni, *La conversation*, Paris, Seuil, 1996, p. 78.

<sup>38</sup> Par rapport aux conventions de transcription : (.) indique une pause ; les lettres majuscules indiquent une accentuation d'intensité ; [...] indique qu'il y a des parties

1. **Didrot** : on est aussi très tactiles (.) ça veut dire si moi je te salue (.) il faut le contact (.) c'est pas hallo guten morgen guten tag NON c'est pas assez (.) c'est trop froid (.) enfin (.) c'est distant chez nous (.) si je te vois entrer dans mon bureau par exemple (.) je viens vers toi (.) je t'embrasse ou bien je te secoue vigoureusement la main (.) il faut le contact (.) il faut vraiment cette chaleur (.) c'est-à-dire qu'on brise rapidement la glace entre nous (.) et ça fait que cette proximité va me permettre de me sentir libre [...] c'est à peu près comme ça qu'on se comporte au cameroun (.) si on monte dans le même taxi on commence une conversation comme si on se connaissait il y a beaucoup de temps quoi (.) on parle de tout librement en fait et au début j'étais un peu scandalisé quand je monte dans le train de m'apercevoir que je suis le seul qui veut savoir qui est à côté de moi (.) bon (.) après un certain temps j'ai compris (.) enfin (.) j'ai regardé juste à côté et j'ai compris comment ça se passe (.) j'ai compris qu'il faut toujours avoir un bon livre à lire ou bien un téléphone à manipuler (.) enfin n'importe quoi (.) ça fait maintenant que moi aussi je ne sais plus si c'est un homme ou une femme qui s'assoit à côté de moi ((sourit))
2. **Corine** : en Italie j'ai aimé les personnes (.) je veux dire le contraste avec l'Allemagne était net (.) la chaleur qu'il y a (.) entrer dans le bus (.) commencer une conversation avec la personne qui est assise (.) parler de tout et de rien (.) entrer dans le bus une personne te sourit juste comme ça (.) c'était tellement plus facile = je veux dire je me sentais plus euh (.) a casa diciamo così (.) et c'était ça la différence avec l'Allemagne où euh : quoi que : (.) quoi que (.) quand je suis partie de bremen pour francfort j'ai trouvé qu'ici à francfort les personnes étaient plus ouvertes qu'à bremen (.) et partant de francfort pour l'Italie j'ai encore trouvé un dénivellement (.) donc du coup plus j'allais vers le sud (.) plus ça changeait.

Didrot fait deux remarques : d'une part, il évoque les salutations au travail, qu'il perçoit comme quelque chose de « trop froid », de « distant » en Allemagne, puisqu'elles ne reposent que sur l'élément verbal, négligeant tout contact physique qui, lui, par contre, serait important pour créer de la « proximité », de la « chaleur humaine ». D'autre part, il constate une différence quant aux règles implicites de politesse dans les transports publics : si au Cameroun il est considéré poli de s'intéresser aux autres passagers, en discutant avec eux, tel n'est pas le cas d'après ses expériences en Allemagne, où la politesse passe par le fait de déranger le moins possible l'autre. Si l'on prête attention à la formulation utilisée dans cet extrait, on observe d'un côté l'emploi du pronom indéfini « on » à maintes fois : cela permet d'introduire une instance d'énonciation

---

transcrites qui n'ont pas été reportées dans l'extrait présenté, donc que les deux parties entre lesquelles se trouve ce symbole ne se succèdent pas de façon contiguë ; = indique un enchaînement rapide d'une autre séquence ; : indique un allongement ; (( )) : contient les phénomènes paraverbaux.

collective, en suggérant qu'il ne s'agit pas de comportements individuels, mais plutôt culturels – on signale entre autres : « on est aussi très tactiles », « c'est à peu près comme ça qu'on se comporte au cameroun » (ici le complément de lieu rend explicite la projection territoriale des comportements communicatifs mentionnés), « on parle de tout librement ». D'un autre côté, l'emploi du verbe impersonnel « il faut » semble présenter et souligner dans le discours le caractère normatif des comportements communicatifs esquissés : au Cameroun « il faut le contact (.) il faut vraiment cette chaleur ». En Allemagne, l'expérience relatée en première personne singulière – « au début j'étais un peu scandalisé quand je monte dans le train de m'apercevoir que je suis le seul qui veut savoir qui est à côté de moi » – amène Didrot à comprendre et à dégager la règle générale suivante : « il faut toujours avoir un bon livre à lire ou bien un téléphone à manipuler (.) enfin n'importe quoi ».

Le comportement communicatif dans les transports publics est évoqué également par Corine. Ce qui est intéressant, c'est qu'elle effectue un découpage à un niveau cognitif des territoires qu'elle a connus de par le paramètre des normes communicatives, et non pas des pratiques langagières. Suivant ce schéma cognitif, le territoire italien est assimilé à son propre « chez soi » en raison de la similarité que Corine perçoit entre les normes communicatives apprises au Cameroun et celles qu'elle a expérimentées en Italie ; cette conviction semble être renforcée par l'alternance codique français-italien – « je me sentais plus euh (.) a casa diciamo così<sup>39</sup> » – dont la réalisation n'est pas du tout anodine.

Par rapport à ces quelques observations que nous venons de faire, Bernard Mulo Farenkia résume très pertinemment :

La proximité (prise dans tous ses sens) pèse d'un poids particulièrement lourd dans les interactions quotidiennes au Cameroun, pour un ensemble de raisons qui tiennent à la vision collectiviste de la vie en société [...]. Dans cette société aux tendances encore communautaires (famille élargie), l'autre est considéré comme un potentiel espace de solidarité, d'aide, de refuge, de confiance et comme une source de solutions aux problèmes auxquels on fait face. La peur de l'autre, la réserve qu'on observe ailleurs lorsqu'il s'agit d'interagir avec autrui semble être d'un degré relativement faible en contexte camerounais. Les Camerounais semblent donc plus

---

<sup>39</sup> Traduction de la partie italienne : chez moi si on peut dire.

portés vers la politesse de l'ingérence (attention aux autres) que vers la politesse de l'indifférence (respect du territoire des autres)<sup>40</sup>.

Voici une autre divergence remarquée par Didrot entre comportements communicatifs :

3. **Didrot**: en général pour nous africains on peut toujours (.) on peut tout (.) et donc on a la tendance à prendre beaucoup de choses (.) et puis après on peut pas (.) et quand on ne peut pas soit on ne va pas dire tout à fait la vérité sur ce qui est notre problème (.) soit on va simplement se taire (.) dans les deux cas c'est TRÈS négatif ici (.) c'est TRÈS mauvais (.) alors que les gens avec qui j'ai travaillé et avec qui je travaille encore aujourd'hui s'ils peuvent pas ils te disent qu'ils peuvent pas (.) ça peut être désagréable mais au moins ça te permet de trouver une autre solution (.) mais moi culturellement j'ai de la peine à dire je ne peux pas (.) je peux je peux toujours ((sourit)) est-ce que tu peux? oui (.) est-ce que tu peux? oui (.) est-ce que tu peux? oui (.) mais après on n'a pas dix mille vies on a une seule (.) on a vingt-quatre heures pour faire ça et si j'ai pris une tâche pour vingt-six heures et il est évident que j'ai besoin au moins de dix heures pour reposer et tout ça (.) je n'ai plus que quatorze heures pour faire le travail de vingt-six heures (.) je crois que c'est impossible quoi (.) il faut accepter que c'est pas possible (.) donc j'apprends vraiment pas seulement la langue mais la culture aussi

Cette diversité peut être mieux cernée en s'appuyant sur le modèle de politesse élaboré par Penelope Brown et Stephen Levinson, centré sur la notion goffmanienne de « face ». Au cours de toute interaction, chaque individu met en jeu deux « faces » : une face positive qui « correspond en gros au narcissisme et à l'ensemble des images valorisantes que les interlocuteurs construisent et tentent d'imposer d'eux-mêmes dans l'interaction<sup>41</sup> » et une face négative, qui renvoie au territoire corporel, spatial, temporel, c'est-à-dire à sa propre sphère privée<sup>42</sup>. Or, ces deux faces peuvent faire l'objet pendant l'interaction de ce que les deux chercheurs qualifient de *Face-Threatening Acts*<sup>43</sup>, à savoir des actes menaçants et mettant en péril les faces. Le concept de politesse se traduirait dans l'ensemble des stratégies discursives permettant d'éviter ou au moins d'adoucir tout acte menaçant. Didrot fait référence dans

---

<sup>40</sup> Bernard Mulo Farenkia, « Comprendre l'ethos communicatif camerounais », dans Bernard Mulo Farenkia (dir.), *De la politesse linguistique au Cameroun / Linguistic politeness in Cameroon*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2008, p. 20-21.

<sup>41</sup> Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les interactions verbales. Tome 2*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 168.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>43</sup> Penelope Brown et Stephen Levinson, *Politeness. Some universals in language use*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 65-68.

l'extrait ci-dessus à la réaction par rapport à une demande de service que l'on ne peut pas honorer : l'acte du refus. Celui-ci est un acte menaçant puisqu'il va à l'encontre du désir de préserver les faces respectivement du locuteur et de l'interlocuteur :

Premièrement, le refus porte atteinte à la face positive de l'interlocuteur. C'est une forme de mépris ou de rejet des besoins ou désirs d'être [...] accepté. Le refus met en péril la face négative de l'interlocuteur dans la mesure où l'acte de refus [peut l'obliger à] justifier l'acte initial [la demande de service] ou lui impose implicitement l'acceptation du refus. Deuxièmement, le refus menace la face positive du locuteur : le refus projette de lui l'image d'un individu qui ne respecte pas les besoins ou désirs [...] des autres. [...] Le refus peut aussi porter atteinte à la face négative du locuteur [...] qui [...] peut se voir obligé de dévoiler un pan de sa vie privée dans le but de se justifier<sup>44</sup>.

La divergence des normes communicatives quant à l'acte du refus tient sans doute à une appréhension différente de cet acte. Si les collègues allemands de Didrot ne semblent avoir aucun souci à une formulation verbale directe du refus, qui est perçue comme quelque chose de « désagréable » par Didrot, ce dernier a par contre « de la peine à dire je ne peux pas », le refus verbal étant culturellement proscrit en Afrique à ses dires (« pour nous africains on peut toujours »). Didrot souligne en effet que les normes communicatives valables pour les Africains, introduites encore une fois par l'usage du pronom indéfini « on », contrastent avec celles en vigueur en territoire allemand. « Ici », ce qui est considéré par contre « très négatif » et « très mauvais », c'est l'impossibilité de tenir sa parole et donner suite à ses engagements sans donner de justification valable : c'est plutôt ce comportement qui cause la « perte » des faces et semble perturber plus gravement l'harmonie sociale. Pour Didrot, il s'est avéré capital de comprendre ces différences et apprendre donc non seulement la langue, mais la culture aussi.

Le dernier exemple que l'on souhaite signaler par rapport aux normes communicatives est particulièrement intéressant et relate de l'expérience faite par Corine lors de ses brefs séjours de vacances au Cameroun :

4. **Corine:** les mbenguistes ce sont les gens qui vivent en mbeng (.) mbeng au départ se limitait seulement à la france (.) mais maintenant mbeng c'est l'europe (.) l'occident (.) tu vois un peu? mbeng ça peut être en

<sup>44</sup> Bernard Mulo Farenkia, « Décliner une offre en français au Cameroun », *Lingue e Linguaggi*, n° 13, 2015, p. 166.

allemagne (.) en italie (.) aux états-unis (.) tout ça c'est mbeng (.) mbenguistes c'est les gens qui sont en occident (.) qui sont pas au cameroun (.) [...] au cameroun de comment tu te comportes on sait que tu ne vis pas au cameroun (.) par les simples choses [...] donc généralement quand je descends il y a souvent là les femmes au carrefour qui vendent leurs trucs (.) quand tu arrives (.) quand tu dis bonjour (.) tu vois nous ici on est habitués à la politesse (.) bonjour (.) au revoir (.) merci (.) tu vois ça devient en vivant ici ça devient un peu ta façon de fonctionner (.) au pays on dit pas forcément bonjour quand tu vas quelque part (.) tu dis je veux ça (.) je veux ça (.) quand tu arrives chez le boutiquier donne-moi:: un pain au chocolat (.) un pain chargé avec ceci et puis il te donne tu donnes l'argent tu pars (.) moi quand j'arrive je dis (.) bonjour est-ce que je pourrais avoir::? (.) tu vois? je mets le conditionnel (.) la femme me répond (.) ma chérie tu n'es pas d'ici n'est-ce pas? tu viens de l'autre côté (.) parce que du coup à ta façon de t'exprimer (.) à ta façon de te comporter (.) même si tu es habillé comme quelqu'un du cameroun ta façon de te comporter trahit que tu n'es pas (.) que tu n'es pas (.) que tu ne VIS PAS au cameroun (.) oui tu es camerounaise c'est vrai mais tu ne vis pas ici (.) même si tu es avec les sans confiance et que tu as un pantalon déchiré dans ta façon de te comporter c'est comme s'ils perçoivent=comme s'il émane de nous quelque chose (.) je ne sais pas (.) une aura

Corine raconte un épisode à travers lequel elle a pris conscience de la raison pour laquelle elle croit être perçue en tant que « mbenguiste » au Cameroun, expression qui se réfère aux Camerounais vivant en Occident. C'est lors d'une interaction avec une vendeuse que cette dernière lui demande confirmation du fait qu'elle vient « de l'autre côté » (« ma chérie tu n'es pas d'ici n'est-ce pas? tu viens de l'autre côté »). Or, Corine comprend que le fait d'être reconnue comme « mbenguiste » ne semble pas être lié à sa tenue vestimentaire : tout en portant des sans-confiance<sup>45</sup> et un pantalon déchiré on pourra également être perçu comme « mbenguiste ». Selon elle, cette perception est plutôt associée à une divergence par rapport aux règles de politesse qui régissent les interactions dans les petits commerces. En Allemagne et en Italie, Corine a intériorisé les rituels d'un échange de ce type : salutations d'ouverture, remerciements et salutations de clôture – « tu vois nous ici on est habitués à la politesse (.) bonjour (.) au revoir (.) merci (.) tu vois ça devient en vivant ici ça devient un peu ta façon de fonctionner ». Au Cameroun, par contre, les interactions commerciales ne se déroulent pas de la même façon : les salutations d'ouverture semblent optionnelles, les remerciements et les salutations de clôture inexistantes : « au pays on dit pas forcément bonjour quand tu vas

<sup>45</sup> Il s'agit d'une expression employée pour désigner les *tongs* en français camerounais.

quelque part (.) tu dis je veux ça (.) je veux ça (.) [...] donne-moi::: un pain au chocolat (.) un pain chargé avec ceci et puis il te donne tu donnes l'argent tu pars ». Une autre différence concernerait la formulation de la requête : au Cameroun elle est réalisée par un acte de langage direct soit par le mode impératif – « donne-moi::: un pain au chocolat » – soit en utilisant le verbe « vouloir » au présent indicatif – « je veux ça (.) je veux ça ». Corine est, au contraire, habituée de par son expérience en Occident à l'utilisation d'un acte de langage indirect, en ayant recours à une question : en l'occurrence, la forme interrogative standard introduite par « est-ce que » suivie du verbe « pouvoir » au conditionnel – « est-ce que je pourrais avoir:? ». C'est l'emploi de ces normes communicatives, non usuelles en territoire camerounais, qui déclenche la question de la vendeuse et ce n'est qu'à partir de cette expérience au Cameroun que Corine prend conscience de la diversité des comportements communicatifs par rapport aux interactions dans les petits commerces entre ces deux territoires – Cameroun et « Occident ».

Bien évidemment, nous avons enregistré également des remarques qui concernent la perception d'un territoire d'accueil/d'arrivée qui diffère du territoire d'origine sur la base des pratiques langagières expérimentées. Il suffit de se pencher sur les extraits suivants.

5. **Rufine:** moi j'étais dans un village (.) je parlais allemand allemand et à un moment c'était devenu fatigant (.) je ne sais pas pourquoi puisque (.) on est en allemande c'est normal que j'entends l'allemand chaque jour (.) mais de temps en temps je voulais entendre les gens parler autre chose
6. **Didrot:** le plurilinguisme est très très important mais j'ai l'impression que c'est une chose qui malheureusement n'est pas très bien connue en europe et donc qui peut pas être comprise au même degré (-) on dit d'habitude au cameroun on a à peu près deux cents langues [...] alors que dans un pays comme l'Allemagne je pense pas qu'on ait plus de dix langues (.) je parle des déformations de l'allemand hein (.) même pas des langues en tant que telles (.) ce qu'on va dire dans la bavière ou ce qu'on va dire ici dans la hesse euh il y a des grandes variations mais ça reste l'allemand (.) ça reste l'allemand qu'un allemand de n'importe où peut écouter et comprendre s'il fait un peu d'attention (.) mais chez nous c'est pas vraiment ça (.) c'est vraiment des choses tellement différentes que si tu n'as pas appris tu peux pas comprendre et donc on grandit un peu avec ces diversités linguistiques et on voit tout l'enrichissement que ça représente

Aussi bien Rufine que Didrot font là allusion à l'expérience du plurilinguisme que les deux ont vécu au Cameroun et qui les a façonnés comme individus-locuteurs et qui ne semble pas avoir la même portée en Allemagne.

Rufine se réfère en l'occurrence à sa première année en Allemagne, dans un petit village bavarois, en tant que fille au pair. La perception du nouvel espace-territoire d'un point de vue linguistique est liée au monolinguisme allemand, ce qui contraste nettement avec son expérience au Cameroun : dans le quartier de la ville d'Edéa où elle vivait, Rufine était habituée à des pratiques langagières fort variées en raison de l'interlocuteur et du contexte. Le désir qu'elle exprime d'« entendre les gens parler autre chose » que l'allemand – tout en étant consciente de son impossible réalisation – souligne encore plus cette perception de la diversité des deux territoires, d'origine et d'arrivée.

Didrot essaye de faire un discours plus général sur le plurilinguisme, jugé de façon très positive comme source d'enrichissement – « on voit tout l'enrichissement que ça représente ». D'après lui, le plurilinguisme tel qu'il l'a expérimenté en Afrique – de par son parcours biographique, Didrot a beaucoup voyagé à l'intérieur du Cameroun, ce qui lui a fait connaître des contextes linguistiques très différents l'un de l'autre – ne peut pas être comparé à la situation linguistique européenne, notamment allemande. La diversité linguistique que connaît l'Allemagne se réduirait pour lui à ce qu'il appelle les « déformations de l'allemand », faisant allusion là soit aux variations diatopiques d'une même langue soit aux divers dialectes allemands. Bien que le territoire allemand soit linguistiquement bien plus diversifié que Didrot ne le présente – il suffit de penser aux langues minoritaires comme le danois ou le frison et aux nombreuses langues immigrantes – les réflexions de Didrot se développent sur le plan des perceptions et se réfèrent plutôt à la différente ampleur du plurilinguisme qu'il n'appréhende pas dans la même mesure dans l'espace-territoire allemand.

*3.3.2. Les pratiques langagières de migrants camerounais jouent-elles un rôle dans la sauvegarde du lien avec leur territoire d'origine ? Si oui, de quelle manière ?*

Afin de répondre à cette question, prenons en examen deux extraits. Le premier est tiré de la biographie langagière de Rufine :

7. **Rufine:** ça me manquait de parler le français de temps en temps (.) et ça me manquait d'entendre des gens parler français je ne sais pas pourquoi (.) je voulais aussi voir des gens avec lesquels pouvoir parler le français [...] mais en même temps c'est amusant parce que je suis allée en France récemment et en attendant le tramway il y avait un homme à côté qui parlait le basaa et j'étais tellement FIÈRE de l'entendre parler basaa [...] ici à Bayreuth aussi il y a un gars il s'appelle Ahmed il n'est pas basaa mais il parle le basaa et avec lui c'est directement le basaa (.) on se sent

directement un peu plus importants (.) je ne sais pas c'est la différence avec les autres langues (.) ce que tu entends chaque jour (.) tu as une grande affinité avec cette langue mais tu l'entends PLUS [...] bon je connais un gars camerounais il s'appelle thierry et avec lui je parle le camfranglais et je suis fière quand je le rencontre et puis c'est directement camfranglais et je me gêne pas [...] bon moi j'aime bien quand quelqu'un entame le pidgin aussi parce que je me dis (.) bon nous sommes un peu plus liés quand on parle un truc qui est typique de là (.) parce qu'on se comprend un peu plus et on a (.) je ne sais pas (.) ce sentiment d'appartenance

Comme on l'a vu dans l'extrait (5) proposé dans le paragraphe précédent, Rufine se trouve en Allemagne dans un espace-territoire tout autre, où, dans un premier temps, elle ne peut pas employer toutes les ressources langagières du répertoire construit au Cameroun. Petit à petit, elle noue des contacts différents à travers lesquels pouvoir utiliser ses différentes ressources langagières – français, basaa, camfranglais, pidgin. Dans cette stratégie de reconstruction dans le territoire allemand de l'espace communicatif qui l'a instituée en tant que locutrice au Cameroun, pourrait-on lire une tentative de sauvegarde du lien avec l'espace-territoire camerounais ? Nous croyons pouvoir répondre de façon affirmative. Ce dernier est reconstruit en Allemagne à travers une reterritorialisation des pratiques langagières associées d'un point de vue cognitif au territoire physique camerounais. Loin physiquement du territoire camerounais, on peut cependant le recréer à travers les pratiques langagières jugées « typiques de là ».

Prenons en examen maintenant l'extrait suivant, relatant l'expérience de Corine quant au camfranglais :

8. **Corine:** tu vas t'étonner mais je suis entrée en contact avec le francanglais quand je suis arrivée ici en europe [...] parce que euh voilà le francanglais tu vois c'était une langue que les jeunes du quartier parlaient entre eux pour ne pas se faire comprendre: (.) mes parents voyaient le francanglais un peu comme une langue pour les délinquants quoi (.) genre c'est pas très recommandable (.) quand un enfant déjà commence à parler le francanglais ça veut dire qu'il a pas les fréquentations recommandables peut-être (.) qu'il fait des trucs pas très sérieux peut-être qu'il devient un peu trop insolent à la maison ce genre de choses [...] c'est quand je suis arrivée ici (.) parce que quand on arrive ici en allemagne ou en europe on vient tous de différentes ethnies (.) on vient tous de noyaux sociaux différents (.) on a tous reçu une éducation complètement différente et donc du coup on se trouve par exemple jeté dans une communauté où on a des personnes qui n'ont pas grandi avec les mêmes valeurs (.) avec la même façon d'être éduqué ou la même façon de penser et parfois tu as tendance pour t'adapter un peu plus facilement à essayer d'imiter un peu

la majorité (.) moi le francanglais je l'ai appris parce que quand je suis arrivée quand on était par exemple à des retrouvailles à des fêtes ou des trucs comme ça quand les gens ils font des=ils sont en train de discuter ils font des discours des commentaires du coup si les gens continuent à parler en francanglais et que tu veux peut-être participer ou bien ne serait-ce qu'écouter tu dois faire l'effort au moins de comprendre [...] avec le temps j'ai aussi appris certains mots pour ne pas me sentir marginalisée voilà (.) moi personnellement j'ai appris à parler le francanglais parce que quand j'arrive dans certains milieux je me rends compte que c'est plutôt ça qui règne ici (.) j'essaye de m'adapter et j'essaye de parler comme vous voilà

**Francesca:** mais c'est plutôt pour toi comme une façon de te sentir intégrée ?

**Corine:** d'appartenir voilà (.) oui oui absolument

La biographie langagière de Corine est très différente de celle de Rufine. Suivant Marie-Laure Tending, Corine pourrait être définie en tant que « francophone précoce exclusive » : elle a acquis le français au sein de sa cellule familiale et n'a pratiqué que celui-ci lorsqu'elle a appris à parler, ses parents ayant fait le choix de ne pas transmettre leur langue ethnique de référence ; par conséquent, le français c'est la seule langue dans et par laquelle elle a pris conscience d'elle-même en tant que locutrice et s'est construite en tant que telle<sup>46</sup>. Au Cameroun, elle refuse d'apprendre le camfranglais, l'associant à une représentation négative, influencée par ses parents: « mes parents voyaient le francanglais un peu comme une langue pour les délinquants quoi (.) genre c'est pas très recommandable ». C'est l'expérience migratoire qui engendre pour Corine un changement aussi bien dans ses pratiques que dans les représentations liées à ce parler hybride : elle finit par vouloir et devoir l'apprendre en contexte migratoire, afin de pouvoir justifier son appartenance à la communauté camerounaise – « avec le temps j'ai aussi appris certains mots pour ne pas me sentir marginalisée voilà ». On assiste donc à un changement quant à l'indexicalisation opérée par Corine : pour elle, si le camfranglais représente au Cameroun un marqueur d'appartenance sociale, dont la pratique est liée à des figures déviantes et marginales, hors du territoire camerounais il deviendrait plutôt un marqueur pouvant prouver l'appartenance à la communauté camerounaise, permettant de dépasser les clivages ethniques. Il s'agit là d'une reconfiguration enregistrée également par Atobé Kouadio dans son étude sur une communauté ivoirienne en Allemagne par rapport

---

<sup>46</sup> Marie-Laure Tending, *op. cit.*, p. 284-285.

au nouchi<sup>47</sup>. Ici donc l'apprentissage et la pratique du camfranglais serait la stratégie permettant le lien, la re-création du territoire physique camerounais de par l'une des langues y étant associées, qui permet d'unir la plupart des Camerounais à l'étranger venant tous « de différentes ethnies [...] de noyaux sociaux différents ».

## Conclusion

Cet article s'est proposé, d'une part, de mieux appréhender les interactions langue, territoire et identité à partir de l'expérience migratoire, en l'occurrence celle de quelques Camerounais en Allemagne ; d'autre part, de se servir pour ce but d'une méthodologie qualitative centrée sur les locuteurs et leurs dires et constituant ainsi une voie d'accès optimale pour la documentation des reconstructions identitaires – dans ce cas particulier, celle de la biographie langagière.

Sur la base de l'outillage théorique présenté et des considérations formulées lors de l'analyse, le lien instauré entre un espace-territoire et une ou plusieurs langue(s)/variétés linguistiques serait le fruit d'une opération cognitive effectuée par les locuteurs ; ces derniers tendraient à projeter leur(s) langue(s) sur la région habitée, comme le remarque très bien Tacke, mais ils auraient également tendance à y projeter les normes communicatives qui y sont étroitement liées et intériorisées pendant les processus de socialisation, comme nous venons de le voir lors des analyses des extraits de (1) à (4). C'est pourquoi nous pourrions, à juste titre, apporter une intégration à la définition de « territorialité linguistique » fournie par Tacke en y incluant cet aspect, qu'il ne faudrait pas sous-estimer<sup>48</sup>. Le signe suggérant que la relation langue et espace/territoire n'est pas donnée d'avance, mais qu'elle résulte d'une construction, est offert par l'analyse des extraits (7) et (8), où les locutrices adoptent des stratégies différentes qui ont toutefois le même but : à travers l'emploi de pratiques langagières associées au territoire camerounais, elles essayent

---

<sup>47</sup> Atobé Kouadio, « Les parlers jeunes africains en contexte migratoire. L'exemple du nouchi en Allemagne », *Quo vadis Romania*, n<sup>os</sup> 51/52, 2018, p. 193-198.

<sup>48</sup> Felix Tacke ne fait qu'effleurer cette question dans son travail de 2015 (*Sprache und Raum in der Romania*, *op. cit.*) dans un petit paragraphe qui s'intéresse à la territorialité d'un point de vue du comportement interactionnel des individus. On estime pourtant fort important de l'inclure explicitement dans sa définition, notamment dans le deuxième point : la tendance à projeter la langue commune et l'ethos communicatif – en tant que spécificités culturelles – sur la région habitée.

de recréer linguistiquement ce territoire désormais physiquement distant, afin de garder de cette manière un lien avec lui.

Nous aimerions terminer par une citation du livre *Espèces d'espaces* de Georges Perec, qui résume bien l'importance de s'arrêter pour pouvoir lire et interroger l'espace, qui est normalement tenu pour acquis :

L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe, où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se coince quelque part, ou que ça éclate, ou que ça cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le réinventer [...] mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire ; car ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité : une forme de cécité, une manière d'anesthésie<sup>49</sup>.

---

<sup>49</sup> Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, 2000 [1974].

## Références

- Auzanneau, Michelle et Cyril Trimaille, « L'odyssée de l'espace en sociolinguistique », *Langage et société*, n°s 160-161, 2017/2, p. 349-367.
- Bertaux, Daniel, *Le récit de vie*, Paris, Colin, 2010 [1997].
- Blommaert, Jan, *Discourse. A Critical Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- Bochmann, Klaus, « Individuelle Erinnerung und Sprachgeschichte », dans Klaus Bochmann (dir.), *Theorie(n) und Methoden der Sprachgeschichte. Materialien des Kolloquiums zu Ehren des 70. Geburtstages von Gotthard Lerchner*, Stuttgart et Leipzig, Verlag der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, 2007, p. 39-50.
- Bochmann, Klaus, « Sprache und Identität in mehrsprachigen Regionen in Osteuropa. Theoretische und methodische Ausgangspositionen », dans Klaus Bochmann et Vasile Dumbrava (dir.), *Sprachliche Individuation in mehrsprachigen Regionen Osteuropas. I. Republik Moldova*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2007, p. 13-41.
- Brown, Penelope et Stephen Levinson, *Politeness. Some universals in language use*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Cornips, Leonie et Vincent de Rooij, « Introduction: Belonging through linguistic place-making in center-periphery constellations », dans Leonie Cornips et Vincent de Rooij (dir.), *The sociolinguistic of Place and Belonging*, Amsterdam et Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2018, p. 1-13.
- Deprez, Christine, « Langue et espaces vécus dans la migration : quelques réflexions », *Langage et société*, n° 121-122, 2007/3-4, p. 247-257.
- Drescher, Martina, « Cameroun », dans Ursula Reutner (dir.), *Manuel des francophonies*, Berlin, de Gruyter, 2017, p. 508-534.
- Feussi, Valentin, « Penser autrement les francophonies : articuler histoires et expériences dans la compréhension des langues », *Le français en Afrique*, n° 31, 2017, p. 175-198.
- Fix, Ulla et Dagmar Barth, *Sprachbiographien*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2000.
- Franceschini, Rita et Johanna Miecznikowski (dir.), *Leben mit mehreren Sprachen/Vivre avec plusieurs langues*, Frankfurt am Main et Bern, Peter Lang, 2004.
- Frémont, Armand, « Recherches sur l'espace vécu », *L'espace géographique*, n° 3, 1974, p. 231-238.
- GIZ, *Les organisations de la diaspora camerounaise en Allemagne et leur engagement en faveur du développement*, Bonn et Eschborn, 2016.
- Harter, Anne-Frédérique, « Cultures de l'oral et de l'écrit à Yaoundé », *GLOTTOPOL*, n° 5, 2005, p. 92-107.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *Les interactions verbales. Tome 2*, Paris, Armand Colin, 1992.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *La conversation*, Paris, Seuil, 1996.
- Kouadio, Atobé, « Les parlers jeunes africains en contexte migratoire. L'exemple du nouchi en Allemagne », *Quo vadis Romania*, n° 51/52, 2018, p. 186-201.
- Krefeld, Thomas, « Per una linguistica dello spazio vissuto », dans Thomas Krefeld (dir.), *Spazio vissuto e dinamica linguistica*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2002, p. 11-24.
- Marcellesi, Jean-Baptiste et Bernard Gardin, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Larousse, 1974.

- Mendo Ze, Gervais, *Insécurité linguistique et appropriation du français en contexte plurilingue*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Mulo Farenkia, Bernard, « Comprendre l'ethos communicatif camerounais », dans Bernard Mulo Farenkia (dir.), *De la politesse linguistique au Cameroun/Linguistic politeness in Cameroon*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2008, p. 11-29.
- Mulo Farenkia, Bernard, « Décliner une offre en français au Cameroun », *Lingue e Linguaggi*, n° 13, 2015, p. 163-184.
- Nossik, Sandra, « Les récits de vie comme corpus sociolinguistique : une approche discursive et interactionnelle », *Corpus*, n° 10, 2011, p. 119-135.
- Patzelt, Carolin, *Sprachdynamiken in modernen Migrationsgesellschaften*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2016.
- Perec, Georges, *Espaces d'espaces*, Paris, Éditions Galilée, 2000 [1974].
- Statistisches Bundesamt, *Ausländische Bevölkerung*, 2019, <https://bit.ly/3LSZlg0>.
- Simon, Sophia, *L'identità linguistica e culturale degli abitanti di Alghero (Sardegna) – un approccio biografico-linguistico*, Wien, Praesens Verlag, 2018.
- Tabi Manga, Jean, « Proposition pour un aménagement du plurilinguisme en Afrique francophone », dans Gervais Mendo Ze (dir.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, Publisud, 1999, p. 31-44.
- Tacke, Felix, *Sprache und Raum in der Romania*, Berlin et Boston, De Gruyter, 2015.
- Tacke, Felix, « La dimension éthologique de la "territorialité linguistique" », *Les Cahiers du GEPE*, n° 8, 2016, 1-20.
- Telep, Suzie, « Le camfranglais sur internet : pratiques et représentations », *Le français en Afrique*, n° 28, 2014, p. 27-145.
- Tending, Marie-Laure, « Parcours migratoires et constructions identitaires en contextes francophones. Une lecture sociolinguistique du processus d'intégration de migrants africains en France et en Acadie du Nouveau-Brunswick », Thèse de doctorat, Université François-Rabelais de Tours et Université de Moncton, 2014.
- Werlan, Iwar, *Sprachbiographien von Ausländern der zweiten Generation. Arbeitsbericht zu einem soziolinguistischen Projekt. Teil A: Arbeitsbericht. Teil B: Transkript eines Beispielinterviews*, Bern, Institut für Sprachwissenschaft, 1986.